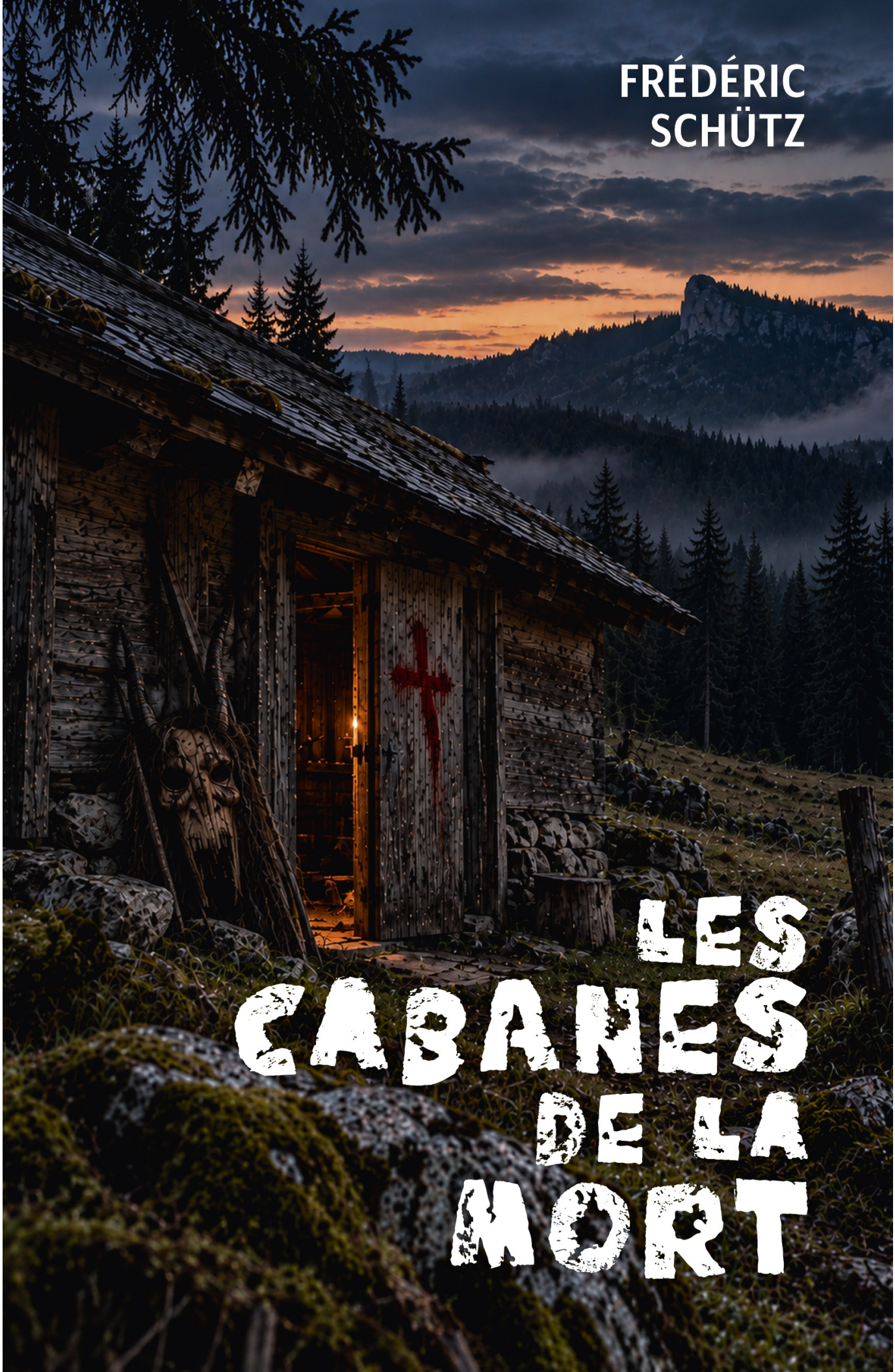

FRÉDÉRIC
SCHÜTZ
LES
CABANES
DE LA
MORT

Frédéric Schütz

Les cabanes de la mort

© Frédéric Schütz, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1821-6

Image : Illustré par Frédéric Détraz/Illustré par Frédéric Détraz

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Prologue

L’hiver 1650 s’annonçait particulièrement rude dans les vallées reculées combières. Le vent hurlait à travers les forêts sombres, soulevant des gerbes de neige qui venaient fouetter les façades de bois des chalets et fermes isolés. Dans ces terres rudes, où les hommes vivaient au rythme des saisons et des superstitions, une peur ancestrale refaisait surface : celle des Tschäggättä.

On racontait que ces êtres mi-hommes, mi-démons, aux visages hideux et aux peaux de bêtes, descendaient des montagnes et traquaient ceux qui avaient péché, ceux qui avaient enfreint les règles du village ou osé défier les anciennes traditions. Leurs masques de bois sculpté, aux traits exagérés et grimaçants, hantaient les esprits des enfants et des adultes, qui n’osaient plus sortir une fois la nuit tombée.

Ce soir-là, la région vivait dans la crainte. Depuis une semaine, des disparitions inexplicables semaient l’effroi parmi les habitants. Les rumeurs allaient bon train : certains affirmaient avoir vu des silhouettes massives rôder entre les arbres, leurs yeux luisant d’une lumière malsaine. D’autres murmuraient que c’était l’œuvre d’un esprit vengeur, un ancien banni revenu réclamer justice.

Dans l’un des chalets les plus modestes du hameau voisin du Sentier, un homme âgé, le regard embué par les souvenirs et la peur, attisait les braises de l’âtre. Il était le dernier à se souvenir des récits des anciens, de cette époque où les Tschäggättä ne se contentaient pas d’effrayer les enfants, mais rendaient réellement la justice d’une manière impitoyable. Assis en face de lui, son fils l’écoutait, fasciné et terrifié.

— Père… dis-moi la vérité. Est-ce que ce sont eux qui prennent les gens ? demanda l’enfant dans un murmure inquiet.

Le vieil homme soupira profondément avant de répondre :

— Jadis, les Tschäggättä n’étaient pas seulement des esprits, mon garçon. C’étaient des hommes. Des bannis, rejetés par la communauté pour leurs crimes ou leurs fautes.

Un silence pesant s’abattit sur la pièce. Au-dehors, le vent redoubla de force, faisant craquer les poutres du chalet. L’enfant frissonna. Puis, au loin, un hurlement retentit. Ce n’était ni celui du vent, ni celui d’un loup. C’était un cri humain, déformé par la douleur et la folie.

Le vieil homme se leva d’un bond, le visage blême. Il attrapa une lanterne et

ouvrit la porte, scrutant les ténèbres. Son regard se posa sur une forme massive qui se détachait contre la neige, à la lisière du village. Une silhouette courbée, revêtue de peaux, le visage caché derrière un masque de bois grotesque.

— Ils sont là… murmura-t-il, sa main se crispant sur le manche de son couteau.

Ainsi débuta cette nuit maudite, celle où la légende des Tschäggättä se grava à jamais dans l'histoire du village… et où elle commença à se propager à travers les siècles, jusqu'à nos jours.

Une cloche résonna au loin.

Des formes se détachèrent lentement de l'obscurité, comme si la nuit elle-même les avait recrachées. Les masques apparurent les uns après les autres : déformés, immobiles, éclairés par des éclats de lune qui accrochaient leurs traits grotesques.

L'homme sentit son souffle se bloquer. Il recula d'un pas, puis d'un autre, et claqua la porte avec une précipitation maladroite, le cœur battant trop fort.

Derrière le bois, quelque chose effleura la surface dans un bruit sinistre.

L'enfant s'agrippa à son père avec une force désespérée, le corps secoué de tremblements incontrôlables, incapable de détourner les yeux de l'ombre qui persistait encore sous la porte. Des coups violents retentirent contre le bois, faisant vibrer le chalet. Une respiration rauque, bestiale, s'infiltra à travers les interstices de la porte. Puis une voix caverneuse, méconnaissable, s'éleva :

— L'hiver réclame son dû…

L'homme saisit un tison ardent dans la cheminée et se posta devant la porte, prêt à défendre son fils. Mais les coups cessèrent brusquement. Un silence pesant s'installa. Quand il osa entrouvrir la porte, il n'y avait plus que le vent hurlant dans la nuit.

Au matin, des traces profondes striaient la neige, menant aux abords de la forêt. Et au centre du village, devant l'église, une seule chose avait été laissée : un masque de bois sculpté, figé dans un rictus de terreur. Sur certaines portes, des croix avaient été peintes.

Les jours suivants, le village se vida peu à peu. Quelques maisons restèrent fermées, d'autres furent abandonnées après des départs précipités. On parla encore quelque temps de cette nuit, puis les voix se firent plus rares. Les années passèrent, les témoins disparurent, et les hommes derrière les masques finirent par n'être plus que des ombres dans les récits de la Vallée. Les masques, eux, continuèrent de hanter les mémoires.



Le 5 juin 2024,
dans la forêt du Risoud à la Vallée de Joux

Dehors, le jour résistait encore. Au-dessus de la Vallée, une lumière pâle s'attardait sur les crêtes, mais sous les épicéas du Risoud, l'obscurité avait déjà gagné le terrain. À mesure que l'on s'enfonçait entre les troncs serrés, les dernières lueurs disparaissaient, absorbées par les branches basses et l'épaisseur du couvert. Cette forêt, l'une des plus vastes d'Europe, était un labyrinthe de troncs majestueux s'élevant comme des colonnes d'une cathédrale oubliée. Les arbres, immobiles et imposants, formaient un rempart impénétrable, un lieu où la nature imposait son silence souverain.

Les sentiers s'y perdaient comme les souvenirs d'un rêve évanescent, et les promeneurs imprudents, croyant dompter cette immensité, finissaient souvent par errer, prisonniers d'un univers sylvestre qui refusait de livrer ses secrets. Le vent, frémissant entre les branches noueuses, murmurait des légendes anciennes, des histoires de disparitions, des rumeurs qui s'insinuaient dans l'esprit comme une ombre insidieuse.

Au cœur de cette forteresse verte, dissimulée parmi les épicéas, se trouvait une cabane de bûcheron. Une construction rustique, abandonnée aux caprices du temps, dont le toit était alourdi par des années d'intempéries. Peu d'âmes osaient s'en approcher une fois la nuit tombée, mais ce soir-là, elle était le témoin silencieux d'un événement troublant.

Les cabanes du Risoud font partie de l'héritage de cette forêt millénaire. Construites par les premiers bûcherons qui exploitaient ses ressources, elles servaient d'abris temporaires lors des longues campagnes hivernales. Isolées, souvent rudimentaires, elles étaient des refuges contre le froid mordant et les tempêtes qui hurlaient à travers les cimes.

Peu savaient, et encore moins osaient en parler, qu'il n'existait pas une, mais des dizaines de cabanes disséminées dans l'immensité du Risoud. Invisibles sur les cartes pour certaines d'entre elles, ces cabanes formaient un réseau oublié, vestiges d'une époque où les hommes vivaient au rythme des coupes et des saisons. Certaines, encore utilisées par des chasseurs ou randonneurs, restaient connues. D'autres avaient sombré dans l'oubli, devenant des abris pour ceux qui n'auraient jamais dû y trouver refuge.

Dans la Vallée, on racontait qu'elles n'étaient pas toutes vides : lits défaits, chandelles consumées, objets déplacés… Des randonneurs disaient les retrouver réarrangées, comme si quelqu'un y passait encore. D'autres juraient qu'elles se

dérobaient au regard, visibles seulement à certaines heures, choisissant leurs visiteurs. Elles étaient comme des balises muettes, saturées des souvenirs du passé. Certains anciens évoquaient même une carte secrète, liant ces refuges entre eux, moins pour protéger que pour contenir quelque chose.

Et ce soir-là, cette cabane dans la clairière n'était que la première. Le début d'un itinéraire bien plus ancien que les routes balisées et les chemins de randonnée. Un itinéraire que quelqu'un avait décidé de rouvrir.

Parmi toutes les cabanes du Risoud, il y en avait une que même les anciens évitaient de nommer : la cabane de la Tournante. Plantée à quelques centaines de mètres de la frontière franco-suisse, elle se dressait dans un repli de terrain que le soleil atteignait à peine en hiver. On y accédait par une sente oubliée qui bifurquait discrètement après la combe de la Verrerie, au nord-ouest du Solliat. Une ligne de foyards tordus formait une sorte de portail naturel à son entrée. Ensuite, le sentier s'enfonçait dans un vallon sombre, creusé par des siècles de fonte et de ruissellement, jusqu'à cette clairière circulaire où la mousse gagnait même les troncs.

La cabane se trouvait à l'écart des principaux chemins forestiers. Construite en bois sombre, elle semblait abandonnée depuis longtemps. Les herbes avaient envahi les abords et les vitres opaques empêchaient de distinguer l'intérieur. Bien qu'elle figure encore sur les cartes officielles, peu de personnes s'y rendaient. Les forestiers du secteur connaissaient son existence mais évitaient généralement cette partie du massif. Ils parlaient parfois de courants d'air remontant du sol à proximité de la cabane. En 2006, un spéléologue amateur y avait passé une nuit. Au matin, il avait été retrouvé à plusieurs centaines de mètres de là, visiblement choqué et incapable de raconter ce qui s'était produit.

Il était passé vingt-deux heures. La nuit avait progressivement englouti la clairière. Par endroits, la cabane n'était plus qu'une masse sombre au milieu des arbres. Le bois travaillait par intermittence, produisant de légers craquements. Les volets, mal fixés, cognaient parfois contre la façade avant de retomber dans l'immobilité.

Aucun animal ne se manifestait. Aucun bruit de pas ne remontait du sentier. La porte demeurait fermée. La cabane semblait abandonnée, oubliée de tous. Or, elle n'était pas vide. Quelque chose y était présent, posé là, invisible dans l'obscurité. Le silence à l'intérieur était compact, sans respiration. L'air y était épais, imprégné d'une odeur animale.

Dehors, les sapins se dressaient comme des sentinelles. La cabane, elle, restait

un sanctuaire en suspens, guettant celui ou celle qui en pousserait la porte. Bientôt, quelqu'un viendrait. Et la véritable danse macabre commencerait.

La nuit était mon alliée. Son voile d'encre avalait chaque parcelle de lumière et dissimulait mes pas. Ici, entre ces troncs vénérables, je n'étais plus un homme. J'étais une ombre, une légende revenue des temps anciens.

J'ai revêtu la peau de bête, une étoffe de fourrure grossière qui pue le sang et la terre humide. Mon masque grotesque étouffe ma respiration, mais je l'accepte. Il fait partie du rituel. Il est le visage du chasseur, du monstre qui renaît chaque hiver. Les Tschäggättä ne doivent jamais mourir.

Ma main serre un grand couteau. Je porte avec moi un sac de cendres. Le froid du métal contre mes paumes est une caresse, une promesse. Ce soir, la tradition se perpétue. La cabane est là, dans cette clairière. Une bâtisse mourante, ses murs rongés par le temps, mais encore assez solide pour abriter ma proie.

Je pousse la porte.

L'obscurité me salue, pesante et fétide. Une odeur de peur flotte dans l'air, mélangée à la moisissure et au vieux bois. Je sens sa présence avant de la voir. Ligotée, abandonnée au centre de la pièce, elle est mon offrande à la nuit. La lueur vacillante de ma lampe éclaire son visage endormi, paisible encore. J'avance, et le parquet grince sous mon poids.

Elle ouvre les yeux.

D'abord, l'incompréhension. Puis le déni. Et enfin, la réalité, brutale comme une dague enfoncée dans la chair. Sa respiration s'accélère, ses poignets se tordent contre les liens en tentant d'arracher quelque chose au sol. Je vois la panique prendre forme dans ses pupilles dilatées, la compréhension qu'elle ne sortira pas d'ici vivante. Elle tente un cri, étouffé par le tissu qui lui barre la bouche. Son corps se cambre dans un réflexe de survie. Inutile.

Je m'approche, lentement. J'entends son cœur battre comme un tambour d'alerte. Elle se noie dans sa propre terreur, et je savoure chaque seconde.

L'instant est venu. La nuit a faim. Et moi aussi.